

Un jour, j'en ai eu marre d'être au collège. Je suis allé trouver le père Cavalli et je lui ai dit :

« Je n'ai plus envie de devenir prêtre, je veux retourner dans le monde.

– Dans le monde ?

– Oui, je veux aller voir comment il est fait. »

Il n'arrivait pas à y croire. Il a insisté autant qu'il a pu : « Mais j'avais l'impression que ta vocation était solide. Il faut qu'on y réfléchisse. Si ça se trouve, il s'agit d'une crise qui va te passer. Demandons conseil au Seigneur et attendons. »

Pour moi, pas question. J'en avais marre, voilà tout. Alors il a téléphoné à ma mère, ou plutôt il a appelé Mme Elide, qui était la seule dans le coin à avoir le téléphone, pour joindre ma mère et lui suggérer, à elle aussi, d'attendre un peu. Mais celle-ci – je veux dire maman, pas Mme Elide – a été encore plus brutale que moi : « S'il veut rentrer, qu'il rentre et qu'on n'en parle plus ! Inutile de traîner. Béni soit Jésus-Christ ! »

Et c'est comme ça que je suis revenu.

Le frère Pippo m'a accompagné. À Rome, nous avons pris le bus. Un bus rouge, je m'en souviens encore. Nous étions assis tous les deux à l'arrière, sur les sièges du fond. Pendant qu'on attendait le départ, les portières étaient ouvertes et laissaient passer l'air. Je sentais le vent sur mon visage. On était au début du mois de mai et le soleil brillait. Le frère Pippo tournait et retournait entre ses doigts le cordon noir de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul qui se mêlait à

la couronne de son chapelet. À l'avant le chauffeur, tout débraillé, avait les pieds sur le volant et la radio marchait à plein volume. C'était Betty Curtis qui chantait à tue-tête : « *Chari-oooot... La terra, / la terra / ci porterà fortuna. / La luna, / la luna / ci svelerà il domani*¹. » Et moi, je rentrais à la maison, heureux et content.

Mais les autres, à la maison, n'étaient, de toute évidence, ni heureux, ni contents.

*

Ils étaient déjà eux-mêmes à l'étroit. Et vaille que vaille, chacun s'était conquis son petit coin. Dans une chambre, Otello et Manrico, dans l'autre, mon père et ma mère avec Violetta et Mimì. Papa était un maniaque de l'opéra : les deux premières, il les avait baptisées Norma et Tosca. Elles revenaient, elles aussi, de temps en temps, avec maris et enfants, et alors il fallait se débrouiller : ces étrangers dans la petite chambre, Otello et Manrico dans la salle à manger sur des matelas par terre.

Qu'est-ce qui avait pu fourrer dans la tête de mon père l'idée de mettre au monde tous ces enfants ? Sept, quatre filles et trois garçons. C'était la faute de Mussolini et de la Sainte Vierge. Mussolini, parce qu'il donnait une prime pour chaque enfant qui naissait et – même s'il est mort en 1945 et qu'on a cessé de donner la prime – mon père a gardé le pli. Il a continué à faire des enfants jusqu'en 1953, l'année où ma mère a dit, une fois pour toutes : « Assez ! » Elle en avait vraiment assez. Chaque soir c'était une tragédie. Elle emmenait dans son lit un de ses enfants, presque toujours la plus petite, Mimì, la seule qu'elle ait jamais

1. « *Chari-oooot... La Terre, / la Terre / nous portera chance. / La Lune, / la Lune / nous dévoilera nos lendemains.* » (Note du traducteur, ainsi que toutes celles qui vont suivre.)

couverte de baisers et qui s'appelait de son vrai nom Turandot. Elle la mettait au milieu, bien au milieu, pour empêcher son mari de sauter de son côté. Et ça a duré pendant des années, même après la ménopause. Je ne parle pas de son habitude d'emmener Mimi dans son lit mais de celle d'empêcher mon père de sauter. « Maintenant ça me dégoûte, disait-elle, je n'arrive pas à comprendre celles qui y trouvent du plaisir. » Lui, pourtant, il avait l'air d'en trouver.

L'autre responsable, c'était la Sainte Vierge. L'Église restait catégorique : toute tentative de contourner le problème était un péché mortel et l'on imagine bien que ni mon père ni ma mère n'étaient disposés à perdre le paradis. Voilà pourquoi chaque coup faisait mouche. Voilà pourquoi nous étions si nombreux, bien trop nombreux.

Par chance il y avait eu le père Pio. Ma mère était allée le trouver juste après la guerre, en 1944. En fait la guerre continuait encore, mais là-haut, dans le Nord. Chez nous, c'était fini. Et comme c'était fini, en juin 1944, elle était tout de suite allée chez le père Pio. Tout en bas, dans les Pouilles. Pour un pèlerinage de fortune. Dans un camion. Tous sur la plate-forme en bois. Tous entassés. Une quarantaine de personnes, toutes de la famille. Sur des routes pleines de trous creusés par les bombardements. Quatre cents kilomètres pour aller, quatre cents pour revenir. Toujours à tressauter sur la plate-forme en bois. Et elle était enceinte de six mois, avec un gros ventre. Après tous ces cahots, à peine revenue à la maison – avec la bénédiction du père Pio –, elle a fait une fausse couche. Le père Pio nous a accordé cette grâce. Sinon, au lieu d'être sept, nous serions huit.

Donc je suis revenu. Je m'attendais à ce que ma mère me serre dans ses bras et m'embrasse. Mais elle ne m'a même pas dit bonjour. Elle était déjà hors d'elle. Elle a échangé deux ou trois mots avec le frère Pippo, puis elle l'a congé-

dié. Elle a bien fait semblant de lui demander : « Vous voulez manger avec nous ? » Mais, comme il voyait clair dans son jeu, il lui a répondu : « Non merci, je n'ai pas faim. Béni soit Jésus-Christ ! » ; une petite caresse sur ma tête et il s'en est allé. Et je me suis retrouvé là. Avec tout ce monde, qui me regardait de travers. Je me suis dit : « Ça commence bien ! »

Ma mère m'a emmené dans la chambre. Elle a ajouté un sommier : « Voilà ton lit ! » Après quoi elle a libéré un tiroir de la commode – en versant les affaires dans un autre –, elle m'a dit de vider ma valise et elle est partie. Manrico est arrivé : « Tu m'as fauché mon tiroir, hein ? », et j'ai compris tout de suite qu'il allait causer ma ruine.

C'était le chouchou de maman et je ne l'avais pas vu depuis des années. Nous ne nous étions jamais croisés. Quand l'un était là, l'autre n'y était pas. Il était parti à dix ans – alors que j'en avais cinq – au collège. Il avait été le premier à ouvrir la voie. Mon père, à vrai dire, avait bien essayé aussi avec Otello, son fils aîné, mais celui-ci n'avait pas mordu à l'hameçon. Il les avait emmenés tous les deux à San Tarcisio, un collège de salésiens. Il leur avait montré le terrain de foot, le terrain de basket, les tables de ping-pong et il leur avait même acheté un paquet de bonbons. Le soir, pour finir, il leur avait dit :

« Ça vous plaît ici ? Regardez comme c'est beau ! Vous voulez y rester ? »

– Non, papa, a dit Otello, ça ne me plaît pas du tout. Ramène-moi tout de suite à la maison.

– Oui. Je veux devenir prêtre », a dit au contraire Manrico. Et il m'a entraîné dans le même pétrin.

Il est entré au séminaire. Mais pas au San Tarcisio, le collège de salésiens, qui se trouvait à Rome. Il est allé à Sienne, chez les prêtres de Saint-Vincent-de-Paul, parce que c'étaient des missionnaires et qu'il avait envie d'aller convertir les Africains. Il y est resté cinq ans. Et mon père

et ma mère voyaient en lui je ne sais quel trésor. Ce n'était pas seulement un moyen de lui faire suivre des études. Ils avaient vraiment envie d'avoir un fils prêtre. C'était la plus grande grâce qu'ils puissent obtenir que de « donner un fils au Seigneur ». Ce sont les mots qu'ils employaient. Quand mon père les prononçait, il était tout content et ses yeux brillaient, tandis que ma mère disait ça avec tristesse, d'un air éploré. Nous lui demandions, Violetta et moi : « Maman, lequel tu aimes le mieux ? », en espérant chacun être le préféré ; elle répondait invariablement : « Manrico, parce qu'il est loin. Et parce que je l'ai donné au Seigneur. » Ce con de Seigneur ! Qu'est-ce que je pouvais y faire ?

Mon père, à tout le moins, répondait à chaque fois : « Si je te coupais un doigt, lequel te ferait le plus mal, l'index ou le majeur ? – Mais c'est absurde, ce serait pareil. – Eh bien, ajoutait-il, pour les enfants c'est la même chose. Il n'y en a pas un qu'on aime plus et un autre moins. Ils sont tous à égalité. » Mais, Violetta et moi, nous n'avons jamais cru qu'il disait la vérité.

Mon frère, lui, se donnait des grands airs quand il venait en vacances à la maison, une fois par an. Deux semaines, pendant l'été. Il arrivait avec sa soutane. Il parlait à moitié en siennois. Et chaque fois qu'il ouvrait la bouche, c'était pour me traiter d'idiot. Je me disais : « Attends un peu que je devienne prêtre à mon tour ! »

Ils allaient le voir à Noël et à Pâques, une fois mon père, une fois ma mère. Ils partaient la veille, tôt le matin. Ils attrapaient au passage une messe, dans la chapelle de la gare Termini, au sous-sol des bureaux de Ferrovie Laziali, et ils revenaient le lendemain. Une fois, à Noël, ils m'ont emmené avec eux ; il était maintenant décidé que je partirais moi aussi l'année suivante et ce voyage devait me mettre en confiance. Mais quand nous sommes arrivés à Sienne, au séminaire, il a couru à notre rencontre puis s'est arrêté net, une fois arrivé près de nous, et son visage a

pâli : « Pourquoi vous avez amené Accio²? Moi, je voulais Violetta. »

Je suis donc parti l'année suivante. Chez les prêtres de Saint-Vincent-de-Paul, moi aussi. Parce que je devais aller convertir les infidèles. Je voulais aller en Afrique, au Congo ou bien à Molokaï. Mais il y avait beaucoup de candidatures à l'époque et la maison de Sienne était pleine. Aussi avait-on déplacé les classes de sixième et de cinquième à Zagarolo, près de Rome, en pleine campagne. Ça s'appelait Colle Palazzolo. Comme ça, mon père en avait deux, des « dons au Seigneur ». L'un à Sienne en classe de troisième, et l'autre à Zagarolo. Et personne n'était plus content que lui. « C'est un sacrifice que je fais de bon cœur », disait-il à ses amis de la chorale San Marco. Mais à mon avis – mon avis de maintenant, bien entendu, pas celui de l'époque – tout le sacrifice était pour nous. À l'époque, je pensais qu'il n'y avait pas le choix, que je devais devenir un saint, un point c'est tout.

Le premier soir, dans mon lit, j'ai eu un coup de cafard. J'étais un gamin de dix ans et je me suis recroquevillé sous les couvertures, en me cachant bien la tête pour ne pas entendre ceux qui pleuraient dans les autres lits et qui me donnaient envie de pleurer moi aussi. Il y en avait un qu'on avait amené de son village en voiture de location, parce que en ce temps-là il n'y avait pas d'autres moyens de transport ; quand l'auto est repartie, après le déchargement des bagages, et que la grille s'est refermée, il a essayé de lui courir derrière. Il tapait du poing sur la grille, il pleurait, il criait, tandis que le père Cavalli le retenait. Poloni, lui, c'était son père qui l'avait amené, sur sa Lambretta, depuis Ascoli Piceno. Deux cent cinquante kilomètres. Moi aussi, c'était mon père qui m'avait amené, mais par le train. Ma

2. « *-accio* » est un suffixe péjoratif qui peut s'ajouter à de nombreux adjectifs italiens.

mère ne s'était pas dérangée : « Mimi est toute petite, qui va s'occuper d'elle ? » Et je me suis mis à prier. Des *Ave Maria* et des *Pater noster* débités à toute vitesse : « Mon Dieu, accorde-moi cette grâce, accomplis ce miracle : fais qu'à mon réveil, demain matin, j'aie déjà vingt-quatre ans et que je sois devenu prêtre ! » Mais le matin je me suis retrouvé au même point : tout seul, au milieu du séminaire. Ou plutôt, pas au milieu, mais au tout début. Et j'ai été terriblement déçu. Pas tellement d'être là ; j'étais surtout déçu qu'on m'ait refusé la grâce demandée. La veille au soir, j'aurais juré que je l'obtiendrais, j'en étais persuadé. Dans *L'Île mystérieuse*, quand Pencroff ouvre la Bible au hasard et qu'il tombe sur ces versets : « Qui cherche trouve ; frappez et on vous ouvrira », il trouve dès le lendemain le coffre avec les outils. « Frappez et on vous ouvrira. » Il s'agissait là pour moi d'une vérité divine, incontestable. Et j'ai frappé toute la nuit, même en rêvant. Ma mère était présente dans mon rêve et je lui disais : « Frappe toi aussi, et frappe fort. » Pourvu que ce ne soit pas sur moi !

Enfin, ça ne s'est pas mal passé. La première année, j'ai tenu le coup, vaille que vaille. Bien sûr, j'ai eu du mal à m'habituer. Mais c'était le lot de tout le monde. Nous étions une cinquantaine. Pour manger, on mangeait bien : entrée, plat principal – à la maison, on ne savait même pas ce que c'était – et parfois le flan au chocolat préparé par les sœurs avec le lait que nous portait le métayer. On nous a appris à servir la messe, toutes les prières en latin, les cantiques : *O via vita veritas, O salutaris hostia* et tous les autres. Puis les règles de la bonne éducation : manger la bouche fermée, sans bruit, sans faire claquer sa langue et toutes ces belles choses, « parce qu'il serait inconvenant, disait le père Tosi, qu'un missionnaire sorte avec une soutane sale, comme un curé de campagne ». Il nous lisait tous les après-midi, pendant la pause, un passage de la *Galatée* de monseigneur Della Casa et il nous l'expliquait ensuite point par point.

Mais il nous racontait aussi d'autres histoires, surtout des histoires de fausses morts. Par exemple celle qui était arrivée, quand il était jeune, à un homme de son pays : il avait pris un « coup apoplectique » – c'est comme ça qu'il disait – aussitôt après le défilé fasciste du samedi. Il était à l'hôtel, avec son uniforme de hiérarque, quand il a eu une attaque soudaine. On l'a enterré comme il était, dans son uniforme. Quelques années plus tard, on l'a exhumé, je ne sais pourquoi ; peut-être qu'on devait le changer de tombe. Toujours est-il qu'on a ouvert le cercueil et qu'on l'a trouvé avec sa baïonnette dans l'estomac. « Il s'est réveillé, disait le père Tosi, et il s'est retrouvé là. Il a dû avoir un accès de désespoir, il a pris la baïonnette et il s'est suicidé. Maintenant il est en enfer. » Ou encore l'histoire de cet homme qui menait une vie exemplaire. Il était mort jeune mais en odeur de sainteté. On avait entamé le processus de sa béatification et tout s'était bien passé : témoignages, œuvres pieuses et même quelques miracles. Il ne manquait pour le consentement des autorités que l'examen de sa dépouille. On l'a donc sorti de sa tombe, mais quand on a ouvert le cercueil, on l'a trouvé avec les yeux ouverts, les mains crispées sur le couvercle pour essayer de le soulever. Alors on a arrêté le processus de béatification et l'on n'en a plus jamais parlé : « Évidemment il n'était pas vraiment décédé : il s'est réveillé et il est mort comme ça, dans son cercueil. Mais qui sait à quoi il a pensé dans ces moments-là ? Il a certainement dû désespérer de Dieu. On a donc renoncé à en faire un saint. » Voilà les histoires que nous racontait le père Tosi, avec bien d'autres du même genre. C'était sa manie et on finissait par la partager.

Enfin la première année ne s'est pas mal passée. Le latin, c'était le père Cavalli qui nous l'enseignait. Et il m'a tout de suite plu. Je veux dire le latin, pas le père Cavalli. C'était le Supérieur, celui qui commandait tout. Il était devenu prêtre à trente-six ans. Avant il était avocat. Et il était aussi fiancé.

Un jour, ils ont pris une décision commune, sa fiancée et lui : il deviendrait prêtre, elle religieuse. Et ils continuaient encore à s'écrire des années après. Pendant la guerre, il avait été lieutenant, en Yougoslavie. Après le 8 septembre³, les Allemands l'ont fait prisonnier et l'ont mis dans un camp de concentration, à Wyala Pollawska, en Pologne. Certains soirs, pendant la récréation, nous lui demandions de raconter toute son histoire. Il parlait de la faim qui les torturait dans le camp ; il racontait qu'une fois, en prévision de Noël, ils s'étaient obstinés à mettre de côté, à partir de novembre, une pomme de terre et une noix de beurre chaque jour, pour se faire un beau réveillon. Et à Noël ils se sont préparé une purée gigantesque. À se crever la panse. Et ils se sont réellement crevé la panse, parce que leur estomac avait perdu l'habitude. Ils ont tous été malades et les Allemands les ont roués de coups parce que, le lendemain, ils n'ont pas pu aller travailler.

Une fois, nous lui avons demandé : « Mon père, pendant la guerre, est-ce que vous avez tué quelqu'un ? » Il a répondu : « J'espère bien que non. » Mais il a hésité un moment, il n'a pas été aussi rapide que d'habitude.

« Une fois, derrière un fossé, j'ai été obligé de tirer, a-t-il ajouté ensuite, parce que de l'autre côté il y avait des résistants et que j'étais à la tête de mes hommes. J'étais forcé de le faire. Mais je prie Dieu pour n'avoir tué personne.

– Et votre vocation ?

– Ma vocation, elle m'est venue en Yougoslavie, dans une petite église, sur une montagne. J'étais démoralisé. Je me demandais si je pourrais un jour retourner chez moi. J'ai vu la chapelle, à peine plus grande qu'une cabane. J'y suis entré. Il n'y avait personne dedans. Je me suis mis à prier.

3. Le 8 septembre 1943, le gouvernement italien qui a remplacé Mussolini au pouvoir change de camp : il fait la paix avec les Alliés en capitulant et se retourne contre les Allemands.

J'ai été envahi d'une telle paix que je me suis dit : si je reviens à la maison, je me ferai prêtre. »

Ensuite sont arrivés, à Wyala Pollawska, les *repubblichini*⁴; ils ont rassemblé les prisonniers italiens et leur ont dit : « Que ceux qui veulent reprendre le combat pour l'Italie et pour le Duce aux côtés de notre allié allemand, fassent un pas en avant ! » Et lui, il a fait ce pas. On l'a envoyé dans un camp d'entraînement en Allemagne – dans la division Monterosa, je crois – en lui rendant son uniforme et ses galons. Avant son retour en Italie, on lui a demandé de prêter serment. « Mais un serment, moi, j'en avais déjà fait un en faveur du roi et je ne me sentais pas d'humeur, quels que soient mes sentiments à l'égard de Mussolini, à en faire un second. » Il est donc resté muet et il s'est contenté de lever le bras sans dire un mot. Et quand ils sont arrivés en Italie – prêts à aller au combat –, la première fois que le train s'est arrêté dans un tunnel à cause d'une alerte aérienne, il s'est sauvé. Il est revenu chez lui. À Sienne. Par la suite, il est devenu prêtre. Et sa fiancée, religieuse.

Mes regards n'avaient sans doute rien d'approbateur quand il racontait cet épisode. Il m'a dit deux fois par la suite, comme pour s'excuser, que quand il disait la messe chaque matin, il priait tous les jours pour le repos de l'âme du Duce aussi bien que pour celle du roi. Tous les jours. Mais cela il me l'a dit plus tard, bien plus tard. Au début je ne l'aimais pas. Il était coléreux, sévère. Il était obnubilé par la loyauté : « Il n'y a qu'une chose que je ne tolère pas, disait-il – en fait il y en avait bien d'autres –, c'est le manque de sincérité. “Le pain au pain et le vin au vin”, dit Jésus-

4. Partisans de la République sociale italienne, fondée par Mussolini, à Salò, en septembre 1943. Entre septembre 1943 et avril 1945 deux gouvernements se déchirent l'Italie : le premier, à la tête duquel se trouvent le roi et le Premier ministre Badoglio, est passé dans le camp des Alliés. Le second, dirigé par Mussolini, est un gouvernement fantoche dont le destin est lié à celui des nazis.

Christ. » Mais j'avais l'impression qu'il avait des préférences. Il y avait avec nous un garçon de Sienne, nommé Panzini, et il était clair comme le jour que c'était son chouchou. Ils parlaient tous deux avec le même accent. C'était vraiment un bon élève, il écrivait bien et il avait un caractère accommodant ; je n'arrivais donc pas à le détester. Mais ça me mettait en rage qu'il soit brillant, plus brillant que moi.

Un jour, en classe, le père Cavalli a été amené à me faire des reproches pour une raison que j'ai oubliée. Il m'a parlé pendant plusieurs minutes, d'une voix égale, à peine altérée, pour me dire je ne sais plus quoi. Tout à coup, il est devenu enragé, rouge de colère et il s'est mis à crier comme un fou, dressé sur l'estrade : « Ne me regarde pas de cette manière ! » Tout le monde était terrorisé. « De quelle manière ? », j'ai demandé. Il a crié encore plus fort : « De cette manière-là ! Ne me regarde plus comme ça ! Baisse-moi ces yeux-là ! » Et je les ai baissés. Mais je jure que je n'y avais rien compris.

« Il y avait de la haine dans ton regard », m'a-t-il dit plus tard, quand il m'a appelé et que nous nous sommes retrouvés seul à seul. Je lui ai répondu : « Mais n'avez-vous pas dit qu'il fallait être loyal ? » À partir de ce jour-là, je me suis mis à l'aimer et les autres ont commencé à dire que c'était moi son chouchou. Mais je n'y croyais pas, je trouvais seulement qu'il nous traitait avec justice. Une fois il s'est mis en colère parce que quelqu'un avait jeté des coquilles de noix sous un banc : nous avions des bancs à l'ancienne, avec, au-dessous, des planches qui servaient d'estrade. « Gare à vous, si vous recommencez à jeter des coquilles de noix sous votre banc ! Ceux qui font le ménage devront absolument me le signaler. » C'était nous, en effet, qui nettoyions, à tour de rôle, dans tout le collège. Tous les mois, on tournait : à toi les cabinets, à toi le couloir, la chapelle, les salles de classe et ainsi de suite. Un jour, après les cours et avant d'aller au réfectoire, au moment où nous nous levions, le camarade

qui partageait mon banc a perdu le capuchon de son stylo, un de ces capuchons bleus des premiers Bic.

« Ramasse-le, sinon il va s'en apercevoir, lui ai-je dit.

– Il a parlé des coquilles de noix, pas des capuchons de stylo. »

Mais il voulait parler aussi des capuchons et il nous a encore fait une scène du tonnerre de Dieu. Il nous a punis tous les deux, même s'il savait que j'étais innocent. Il a seulement demandé à qui était le banc, pas à qui était le capuchon. Pendant la récréation de l'après-midi – alors que les autres étaient en train de jouer – il nous a laissés debout dans le couloir, le visage tourné vers le mur. Je n'arrêtais pas de répéter à Poloni : « Je te l'avais bien dit. » Et lui, il s'entêtait : « Mais il avait parlé seulement des coquilles de noix ! » Et il n'a jamais pu digérer cette histoire pendant les vingt ans qu'il a passés dans la congrégation. Maintenant, quarante ans après, quand on se téléphone, il se plaint encore : « Tout de même, ce père Cavalli ! »

Il paraît que j'étais de nature rebelle et que je trouvais toujours quelque chose à redire. Le père Tosi m'appelait Cicéron, pas seulement parce que j'étais fort en latin mais parce que, d'après lui, j'avais des manières d'avocat. Et les autres me donnaient le même surnom. Le père Tosi racontait que, quand les émissaires de Marc Antoine finirent par capturer Cicéron, près de Formia, au moment où il tentait de s'échapper, celui-ci aurait dit, avant qu'on lui coupe la tête : « *Causa causarum miserere mei*⁵ ! » Selon le père Tosi, ce mot lui avait probablement valu le salut de son âme. Moi en tout cas, pour ne pas me tromper, je priais pour l'âme de Cicéron en même temps que pour celle de Mussolini. Pas pour celle du roi. Pour le roi, le père Cavalli suffisait.

Quand Maltoni est arrivé – deux mois après la rentrée – le père Tosi l'a mis avec moi : « Il est en retard et l'on ne peut

5. « Ô toi qui es la cause des causes, aie pitié de moi ! »

pas tout recommencer. Explique-lui le début.» Il était petit, trapu, tout noiraud, tout frisé ; il était de Predappio. Je l'ai adopté d'autant plus facilement qu'il était de la famille de Mussolini et que sa mère s'appelait Rosa Maltoni⁶ et je l'ai aidé à rattraper son retard. Il avait peur d'être collé et au contraire, à la fin de l'année, il est passé dans la classe supérieure en obtenant ses meilleures notes en latin. Mais ils ne l'ont laissé avec moi que le temps qu'il se remette au niveau : ils l'ont mis ensuite avec un autre. C'était là une règle absolue : tous les mois, on changeait de voisin de banc. Et c'était pareil au réfectoire : tous les mois on tournait et on changeait de place. C'était le père Cavalli qui décidait de ces changements. On courait ainsi le risque d'être éloigné d'un camarade avec lequel on s'entendait bien pour être mis à côté d'un autre qu'on ne pouvait pas supporter. J'ai mis des années à comprendre la raison de cette pratique.

Le père Cavalli confia une fois à papa que, si ça dépendait de lui, il fermerait tous les séminaires destinés à des enfants aussi jeunes. Il ne restait Supérieur que parce qu'il en avait reçu l'ordre : « Si on veut devenir prêtre, il faut se présenter quand on est adulte, pas à cet âge-là. À cet âge-là, ils devraient être avec leur maman. » Ces mots me firent bondir : « Mais moi, je suis bien ici. J'ai envie de devenir prêtre. » Mon père me regarda, puis ses yeux revinrent sur lui, comme pour dire : « Tu as vu ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? » Le père Cavalli me donna une caresse sur la tête et se contenta de dire : « Oui, c'est bien. » Mais son expression semblait nous dire que nous étions des pauvres cons.

Cette première année est donc passée, vaille que vaille : en juillet on nous a renvoyés à la maison pour un mois de vacances. « Maintenant vous allez revenir dans le monde, nous dit le père Tosi, faites bien attention ! » Car pour lui le monde était quelque chose dont on devait se méfier. Pour

6. La mère de Mussolini s'appelait également Rosa Maltoni.

nous aussi. Pour ma part, le monde que j'ai trouvé chez moi, cette fois-là au moins, n'avait rien d'attirant. Bien au contraire ! Je n'avais qu'une envie, c'était de retourner au séminaire. Je venais d'arriver et je ne reconnaissais presque rien : les prés et le fossé où nous allions jouer, en face de la maison, étaient maintenant clôturés de tôles et il y avait partout des nouvelles constructions en chantier. De l'autre côté, on bâtissait un nouvel hôpital. J'étais comme le gars de la *via Gluck*⁷. Je ne suis pas resté longtemps à la maison : le temps de dire « Comment ça va ? Bien ? », et ils m'ont envoyé pour une semaine à Borgo Montenero, garder les vaches de tante Agnese et réciter encore plus de chapelets qu'au séminaire, agenouillé par terre. Pas d'électricité, mais une lampe à pétrole et le papier tue-mouches accroché au plafond, tout noirci d'insectes desséchés. Après ça, une semaine à Borgo Carso, chez l'oncle Menego, et là au moins je m'amusais, parce qu'il m'emmenait ramasser le foin et qu'il m'apprenait toutes les chansons, *Giovinezza*, *Battaglioni M*, *Facetta nera*⁸. Je n'ai passé que deux semaines à la maison et chaque fois qu'ils me voyaient traîner dans leurs jambes, ils me disaient : « Pourquoi tu ne vas pas à San Marco ? » Et j'allais à San Marco vingt fois par jour. J'étais toujours en train de servir la messe. C'était mon seul travail. Avant que je ne reparte, maman m'a demandé : « Tu es sûr que tu veux retourner là-bas ? Tu t'y trouves vraiment bien ? » J'ai dû me dire : « Voyons encore un peu ! » Et mon père a été tout content de me ramener au séminaire.

Mais cette seconde année a été douloureuse. Pas au début, c'est venu peu à peu, et c'est allé de mal en pis. Ça

7. *Il ragazzo della via Gluck*, célèbre chanson d'Adriano Celentano :

« C'est l'histoire / d'un gars comme vous et moi / lui aussi né par hasard dans la rue Gluck, / dans une maison, loin de la ville, / des gens simples qui travaillaient. / Là où il y avait de l'herbe, / à présent il y a une ville, / et cette maison, alors au milieu de la verdure, / où sera-t-elle ? »

8. Chansons de guerre fascistes.

ne tenait pas au milieu où j'étais, bien au contraire : plus le temps passait, plus ce milieu semblait m'accepter et se mettre à ma mesure. C'était moi qui changeais. L'ambiance était parfaite, tout le monde m'aimait bien. Il n'y avait que le foot où personne ne voulait de moi. Quand on composait les équipes, les capitaines, c'est-à-dire les meilleurs, choisissaient leurs partenaires à tour de rôle, un à la fois, et moi, je restais toujours le dernier : personne ne voulait de moi, pas même en cadeau. À vrai dire, il y avait aussi Panzini, celui de Sienne, qui restait toujours en dernier avec moi. S'ils nous acceptaient finalement, c'était seulement parce que le père Tosi leur en donnait l'ordre. Mais ils ne voulaient vraiment pas de nous. En plus, la plupart du temps, Panzini ne voulait pas jouer, ça ne lui plaisait pas. Je restais alors à l'écart. Mais comme je voulais jouer à tout prix – je rêvais parfois, tout éveillé, que je devenais le plus grand champion et que je les écartais tous à mon tour, mais ça ne s'est jamais réalisé –, ils finissaient par tirer au sort pour savoir qui allait me prendre et celui sur qui je tombais protestait et voulait recommencer : « Tu as mal compté. » On me mettait toujours à l'arrière : « Tu ne bouges pas de là, me disaient-ils, et si quelqu'un arrive avec le ballon, tu le jettes par terre. » C'était le père Tosi qui arbitrait et un jour où Donati avait commis une charge irrégulière au milieu du terrain – je jure que c'était bien au milieu du terrain –, il a sifflé un penalty.

« Mais vous n'avez pas le droit de faire ça, mon père ! criait Donati.

– Comment ça, je n'ai pas le droit ? répondait le père Tosi. Moi, je le fais.

– Mais vous n'avez pas le droit, insistait l'autre, vous pouvez m'expulser, mais vous ne pouvez pas leur donner un penalty.

– Penalty ! continuait à crier le père Tosi, et par-dessus le marché, je t'expulse aussi. »

Alors Donati s'est mis à pleurer, accroupi derrière la limite du terrain, la tête entre les jambes. Il ne pleurait pas pour son expulsion, mais pour la violation des règles. « Il n'a pas le droit de donner un penalty ! », continuait-il à répéter au milieu de ses larmes. Qui aurait pu prédire que vingt ans plus tard, la Juventus, avec Boniek, nous remporterait une Coupe des champions pour un penalty de milieu du terrain ? De quoi faire pleurer Donati encore aujourd'hui !

Sur la cinquantaine que nous étions la première année, il n'en restait plus que vingt-cinq ou trente. « Maintenant, ça fait un bon groupe, disait le père Cavalli, il en sortira sûrement quelques bons prêtres. » Il avait écrémé. De temps en temps, il arrivait que quelqu'un disparaisse. Personne ne savait rien. À un moment donné, il nous réunissait dans la grande salle et nous annonçait la nouvelle : « Untel s'en va, dites-lui au revoir ! » L'élève en question apparaissait à la porte, sa valise à la main, tandis que son père l'attendait dans le couloir. On se saluait. Au revoir et merci ! Personne ne connaissait la raison, même si, la plupart du temps, on soupçonnait un péché d'insubordination. En effet, la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul est connue pour les trois vœux qui la caractérisent : pauvreté, chasteté et obéissance. L'obéissance était fondamentale. « C'est à se demander, me disaient les autres, pourquoi il ne t'a pas renvoyé le jour où tu l'as regardé. » Je me le demandais souvent moi-même. Une fois, il en a mis deux à la porte, ensemble, le même jour. Le bruit a couru que le père Tosi les avait trouvés en train de dormir dans le même lit.

« Ben, qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? j'ai demandé.

– Tu plaisantes ? On n'a pas le droit, c'est un péché.

– Un péché ? Peut-être que l'un des deux avait eu peur. »

J'étais bon en classe. Avant Noël, j'avais déjà lu deux fois le manuel et fait presque toutes les versions latines. Je traduais de l'italien au latin mieux que Cicéron et je parlais latin presque aussi bien qu'italien. Il n'y avait qu'en mathé-

matiques que je ne brillais pas, mais là-bas tout le monde se fichait des mathématiques. Nous lisions l'*Iliade* de Vincenzo Monti – « *Cantami, o Diva, del Pelide Achille*⁹ » – vers par vers, et nous en savions une grande partie par cœur. Toute la classe s'était divisée en deux camps : la majorité était pour Hector, la minorité pour Achille et, même pendant les récréations, on avait là-dessus des discussions encore plus passionnées que lorsqu'on parlait football. Panzini et quelques autres défendaient Ulysse. Moi, en revanche, j'étais le seul à soutenir Diomède. Je n'ai jamais aimé dire comme les autres.

Je priais comme un fou. Je ne me contentais pas des prières qu'on nous imposait, celles de la messe du matin, celles d'avant les cours, celles de la visite à la chapelle avant le déjeuner, la petite prière au réfectoire, le rosaire de l'après-midi, la bénédiction dans la chapelle avec le *Tantum ergo* du soir, les prières d'avant le dîner – dîner où on nous lisait un passage du *Martyrologe*, accompagné de quelque autre lecture édifiante –, les prières d'une autre visite à la chapelle avant de monter dans le dortoir et une petite prière finale avant de s'endormir. Ça ne me suffisait pas. Je me mettais ensuite à prier pour mon propre compte. Pendant la nuit. Et quand il y a eu la crise de Cuba, je ne faisais plus que ça. Le père Cavalli fit un jour sonner la cloche et interrompit la récréation. Il nous réunit dans la grande salle en affichant un visage sombre. « Ils ont dû en trouver d'autres en train de dormir dans le même lit », a dit Maltoni. Mais c'était pour nous inviter à prier de toutes nos forces pour Kennedy et le maintien de la paix. « Peut-être que le Seigneur entendra nos voix. » Il nous déclara que les Russes avaient installé des missiles à Cuba et que la Troisième Guerre mondiale risquait d'éclater : « J'en ai déjà vu une et je sais ce que ça veut dire. » Je me suis mis à prier encore plus

9. « Chante-moi, ô déesse, Achille fils de Pélée. »

fort qu'avant. Je me relevais la nuit et je descendais à la chapelle, seul et frigorifié. D'un côté j'avais peur que quelqu'un me voie, d'un autre j'en avais une folle envie : comme ça tout le monde saurait à quel degré de sainteté j'étais parvenu. Je priais devant la statue de la Sainte Vierge et j'offrais ma vie pour que Khrouchtchev se convertisse.

Et puis un jour le père Cavalli nous a convoqués à l'improviste et nous a montré la télévision, alors que les émissions pour enfants étaient finies depuis un bon moment. Normalement c'étaient les seules qu'on nous laissait voir : *Chissà chi lo sa, Lungo il fiume San Lorenzo...* Cette fois c'était le journal télévisé : la crise de Cuba était résolue, Khrouchtchev s'était incliné. J'ai demandé : « Mais il s'est converti ? » « Non, là tu en demandes trop. Mais le Seigneur vous a écoutés. » J'ai pensé : « Si tu m'as écouté pour un petit détail, tu dois maintenant m'accorder le reste. » Et c'est devenu une règle absolue : toutes les nuits, quand les autres s'étaient endormis, je quittais mon lit dans le noir et je descendais à la chapelle : « Fais-moi mourir s'il le faut, mais convertis Khrouchtchev ! » À la fin, je tombais de sommeil. Mais quand je remontais, je n'allais pas au lit : je me mettais à laver et à nettoyer soigneusement tous les cabinets. Un dernier sacrifice, une mortification de mon corps pour sauver l'âme des Russes :

« Mais comment font-ils pour être communistes ? Est-il possible qu'ils ne se rendent pas compte ?

– C'est l'esprit du Malin ! », disait le père Tosi.

Entre-temps Manrico était revenu à la maison. Cela ne me tracassait pas plus que ça. Le père Cavalli m'a appelé et m'a dit :

« Ton frère traverse une crise. Pour le moment il est retourné à la maison, après on verra.

– Qu'est-ce que c'est, une crise ?

– Des doutes, des réflexions.

– Ah bon ! »